

## Bernanos pour ne pas devenir une grande personne

Bernanos ne s'éloigne pas. Au contraire, chaque jour qui passe le rapproche de nous ou, plus exactement, nous nous rendons compte qu'il a toujours été là. Le portrait que lui consacre Thomas Renaud mérite bien d'une grande vertu bernanosienne : la fidélité, fidélité à l'honneur, à la liberté, à la foi tragique d'un « spirituel » anxieux, hanté par le mal, d'un visionnaire et d'un prophète fils de Bloy, de Péguy et de Drumont mais, surtout, d'un enfant : « Restez fidèle à l'enfance ! Ne devenez jamais une grande personne », autant dire, pour employer un autre mot bernanosien, un imbécile. Nous saurons tout des nombreux déménagements de cet

enraciné d'Artois, de ce camelot du roi à jamais dégoûté de la démocratie, de ce pauvre que de Gaulle n'a « jamais réussi à accrocher à son char », de cet ami des héros et des saints de France mais, tout autant, de son peuple : « Ce n'est pas la misère ou l'ignorance du peuple qui m'attire, c'est sa noblesse. L'élite ouvrière française est la seule aristocratie qui nous reste. » Nous comprendrons aussi l'esprit d'un homme et d'une œuvre dont son ami Robert Vallery-Radot, dédicataire de *Sous le soleil de Satan*, disait qu'il aimait « les armes à feu, les épées, les chevaux, la chasse, les bons repas, surtout le gibier et les vins de France [...] tous les plaisirs naturels ». Que serait la ferveur d'un chrétien mal incarné ? Bernanos l'était tant qu'il percevait les mouvements invisibles de la grâce et des disgrâces, jusqu'à trembler d'effroi devant le néant de *Monsieur Quine*, jusqu'à pressentir dans *La France contre les robots* la désincarnation technique qui arrache l'âme et l'esprit avant de les broyer. « Faire son devoir au nez de ceux qui ne sont pas gros que de leurs droits, voilà peut-être résumée l'existence enflammée d'un manant de la plus vieille France, d'un infatigable héraut qui n'a cessé de sonner l'appel des aristocraties de demain », note Thomas Renaud. Bernanos ? Présent ! **R. S.**

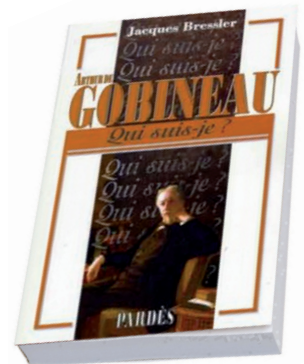
Thomas Renaud, *Georges Bernanos*, Pardès, 128 p., 12 €.

## Gobineau : un beau et juste portrait

La rareté d'Arthur de Gobineau (1816-1882) suffit à expliquer que son œuvre et sa pensée n'aient pas de prix. Cet écrivain de haut parage sut regarder en face le soleil de l'Asie et la mort des races qui s'abîment inexorablement dans le « marécage humain » dont les « mulâtres » du Brésil, où il vécut, lui donnèrent un avant-goût. L'historien Jacques Bressler lui consacre un bel et juste portrait qui nous entraîne dans les nombreuses pérégrinations (Allemagne, Suède, Grèce, Iran) de ce diplomate solitaire – mais ami de Tocqueville et de Wagner – et « de ce poète, visionnaire, génie romantique, un parmi les esprits les plus doués de sa génération (qui) ne trouve ni moyen ni raison de s'arracher à cette mélancolie éprouvée devant le spectacle de la décadence... » C'est elle dont il décrit la tragédie dans ce chant lucide et profond – controversé pour de mauvaises raisons – qu'est *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. Le comte y explore certes la pesanteur et la grâce des hérédités mais tout autant la fatalité des catastrophes, ce qui devrait suffire à en recommander chaleureusement la lecture aux progressistes. Sans jamais sombrer dans ce « Nirvana humanitaire » que

redoutait la compagne de Liszt, la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein après avoir lu *l'Histoire d'Ottar Jarl*, Gobineau se mue en consolateur dans *Les Pléiades*. Il n'exclut pas, en effet, de voir surgir au-delà de la tourbe « dégénérée » des imbéciles, des brutes et des drôles ceux qu'il appelle les « fils de roi » ou les « calenders », en qui survivent les traces des aristocraties disparues : « Je suis d'un tempérament hardi et généreux [...]. Mes goûts ne sont pas ceux de la mode ; je sens par moi-même et n'aime ni ne hais d'après les indications du journal. » Nul doute que tous les ennemis du chaos plus ou moins organisé trouveront dans cet essai des raisons de désespérer et d'espérer mais, surtout, de fraterniser avec ce noble esprit, traduction littérale d'« arian ». **R. S.**

Jacques Bressler, *Gobineau*, Pardès, 128 p., 12 €.



## No zone : après la catastrophe atomique

Après le terrifiant *Tu crèveras comme les autres* de Denis Cheynet, chef-d'œuvre de littérature post-apocalyptique (cf. notre précédent numéro), en voici un autre, mais d'une tout autre facture. Avec *No zone* de Bruno Gay, nous voici dans un registre littéraire plus poétique et philosophique que strictement narratif, et l'on songera plus souvent à Julien Gracq, à Dino Buzzati ou à Ernst Jünger qu'à la science-fiction américaine. De quoi s'agit-il, comme disait le maréchal Foch ? Dans un monde ravagé par une catastrophe atomique, une patrouille militaire et scientifique est envoyée en exploration dans un territoire théoriquement dépeuplé, mais toujours soumis à des

radiations, lesquelles ont provoqué des mutations monstrueuses, comme les personnages de ce récit le découvriront à leurs dépens, et l'on se souviendra alors plutôt de certaines pages flamboyantes du Rosny aîné du *Félin géant*. Mais une menace évidemment beaucoup plus grande se manifesterait lorsqu'ils se trouveront confrontés à une peuplade mutante (ou mutée), et alors se posera la question de leur extermination, de leur protection ou de leur intégration. La réponse du chef de l'expédition aurait pu paraître dans *Éléments* : « Il n'en a pas fallu davantage pour me convaincre de trouver un moyen supplémentaire de sauver les restes de ce peuple d'un génocide ou,

ce qui revient au même, d'une intégration fatale. » Laissons au lecteur le soin et le plaisir d'en savoir plus, d'autant que ce court récit est aussi palpitant, et aussi serré qu'un film comme *La 317e section* : pas le temps de reprendre son souffle ! Mais ajoutons quand même que Bruno Gay, par personnage interposé, tire de cette aventure une leçon dont la philosophie ne devrait pas trop, une fois encore, effaroucher nos lecteurs : «... l'espèce et uniquement l'espèce est garante de l'immortalité ; elle seule nous réincarnera tour à tour et cycliquement, nous extirpant de sa grande réserve de possibles au gré des nécessités, si la latence, si la grande bibliothèque de ses

potentialités est conservée, tout au moins. » **M. M.**

Bruno Gay, *No zone*, Léo Scheer, 120 p., 17 €.

